

# ESPRIT

Décembre 2005

Repères

Jan Zabrana

*TOUTE UNE VIE*

Trad. du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrik Ourednik  
Paris, Allia, 2005, 160 p., 6,10 €

En marge des petits romans calibrés où naturalisme et minimalisme se partagent le maigre gâteau de la littérature contemporaine, *Toute une vie* réussit la prouesse d'être un livre politique et un récit intime. Voici un ouvrage bref et intransigeant qui redonne ses lettres de noblesse au mot d'insoumission. Résistance profonde d'un homme né en Moravie qui lutte contre la dictature communiste en Tchécoslovaquie, d'un exilé intérieur qui consigne dans ses écrits les procès staliniens et la lâcheté, la glorification de la médiocrité et la peur d'une population bâillonnée. Pendant plus de trente ans, Jan Zabrana note méticuleusement l'avancée des lois criminelles ainsi que toutes les variantes ordinaires de la persécution, du lynchage, de la délation, de la mort. Zabrana s'est adonné à un long travail d'archiviste. L'édition tchèque publiée en 1992 comporte en effet plus de mille pages réparties en deux volumes. Nous lisons donc un dixième de l'original. Patrik Ourednik, auteur d'*Europeana*<sup>1</sup>, un remarquable essai sur l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, a opéré une sélection dans ce vaste corpus. Les premiers fragments choisis datent de 1948-1949 et les derniers de 1984, année de la disparition de l'écrivain. L'entreprise était difficile de faire tenir ensemble les paragraphes purement documentaires avec ceux qui ont pour substance l'art ou la littérature. C'est en ce sens que j'emploie le mot de prouesse, d'autant que le nom de Zabrana est presque totalement

inconnu des lecteurs français. Hormis une revue spécialisée (*L'Autre Europe*) qui a fait paraître des extraits du journal, personne ne connaît cet individu à qui l'on a refusé l'entrée à la faculté de lettres classiques de Prague. Son existence remplirait des colonnes entières de férocité judiciaire, d'emprisonnement, de contrôle permanent de la pensée. Affabulation ? Exagération ? Témoignage forcé ? Pas du tout. Ses parents sont condamnés. Dix-huit ans de prison pour la mère, dix ans pour le père. Quel est le motif invoqué ? « Haute trahison », disent les bourreaux du régime en place. Pour survivre, Zabrana exerce divers métiers. Ajusteur-mécanicien dans une usine de construction de wagons de chemin de fer et, dans une vraie clandestinité, traducteur du russe et de l'anglais. Nul hasard si Zabrana traduit. Bien qu'il n'en tire aucune fierté, il a compris que l'essentiel se trouve dans le passage des langues, dans ce royaume qui est une tour – de Babel ! – et un jardin aux sentiers qui bifurquent. Il sait de quelle entorse et de quelle règle naît la littérature.

Que dit réellement Jan Zabrana ? Que vit-il au juste ? Prenons le sort réservé à la littérature, ce qui est toujours un bon indice dans une dictature. On observe deux mouvements logiques qui interviennent l'un après l'autre. Tout d'abord,

retirer du commerce les rubans de machine à écrire, augmenter le papier de 200 % pour qu'il en circule le moins possible afin de décourager toute écriture ou duplication « superfétatoire ».

Alors les individus accèdent enfin à leurs rôles effrayants dans l'amnésie définitive :

Qu'est-ce que toutes ces postfaces dont les livres traduits doivent être accompagnés dans ce pays depuis vingt-cinq ans ? Des garanties fournies aux crétiens que *de facto* telle ou telle chose n'est

pas *contre eux*, un prémâchage destiné à des analphabètes, que n'a jamais effleurés l'idée de perdre leur temps avec la vraie littérature, afin qu'ils ne se sentent pas menacés par quelque chose d'étranger qui s'insinue en fraude dans leur monde confortable de phrases toutes faites... Cette habitude d'ajouter des postfaces à tout nous est, elle aussi, venue *ex oriente*. Et c'est ainsi que fleurit depuis un quart de siècle une industrie d'écriture défensive pour idiots.

Ne pas croire encore une fois que Zabrana a la dent dure par distraction, que tout ça ne serait que des inventions pour effrayer les consciences. L'écrivain est lucide, il parle de ce que fut la trame de sa jeunesse.

*Toute une vie* est captivant non seulement pour l'écriture tendue et implacable de Zabrana mais aussi parce que c'est un bréviaire des rapports entre tyrannie et création. De l'invasion de la Tchécoslovaquie par les armées du Pacte de Varsovie jusqu'à l'insignifiance corollaire à la démocratie, on ne compte plus les poètes marginalisés ou condamnés à l'exil. Jiri Kolar, Vladimir Holan, Bohumil Hrabal... pour ne mentionner que les Tchèques reconnus. Le désespoir de Zabrana est puissant ; son rire est une entaille profonde dans la peau. Par exemple, cette notation parfaite :

J'ai enfin reçu l'exemplaire d'auteur de ma traduction d'Andreï Platonov. Page 410, je suis tombé sur une coquille qui m'a rendu hilare : « ... le Parti *dévalise* le sens de la vie... » – au lieu de *réalise*. Je suis curieux de savoir si quelqu'un s'en rendra compte.

Pour dévoiler le mensonge, un contre-sens est parfois plus efficace que mille preuves accumulées patiemment.

Jean-Philippe Rossignol

1. Patrik Ourednik, *Europeana. Une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Allia, 2004.